Patrice BRET & Brigitte VAN TIGGELEN (dir.), *Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*

Paris, Hermann, 2011, 198 p.

Nahema Hanafi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/11098>

DOI : 10.4000/clio.11098

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 236-239

ISBN : 978-2-7011-7781-6

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Nahema Hanafi, « Patrice BRET & Brigitte VAN TIGGELEN (dir.), *Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 25 juillet 2013, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11098> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11098>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Patrice BRET & Brigitte VAN TIGGELEN (dir.), *Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*

Paris, Hermann, 2011, 198 p.

Nahema Hanafi

RÉFÉRENCE

Patrice BRET & Brigitte VAN TIGGELEN (dir.), *Madame d'Arconville. Une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, Paris, Hermann, 2011, 198 p.

- 1 Marie-Geneviève Thiroux d'Arconville (1720-1805), aujourd'hui méconnue, a pourtant laissé des œuvres scientifiques et littéraires appréciées en son temps. Rien ne destinait cette femme de la noblesse financière et parlementaire, souffrant d'une éducation négligée et mariée à l'âge de 14 ans, à se passionner pour des domaines aussi variés que la physique, la chimie, la médecine, la botanique, la littérature, la morale, les langues ou encore l'histoire. C'est ce parcours atypique et ses motivations que l'ouvrage codirigé par Patrice Bret et Brigitte Van Tiggelen souhaite éclairer. Issu d'une journée d'études, le livre est construit en trois parties respectivement consacrées à la biographie de Mme d'Arconville, à ses travaux scientifiques et, pour finir, à ses productions littéraires et historiques. Des annexes d'une grande richesse invitent d'ailleurs à poursuivre les recherches, facilitées par la découverte récente de 12 volumes manuscrits, les *Pensées, réflexions et anecdotes de Mme d'Arconville*. Outre divers documents iconographiques, des repères biographiques balisent les périodes de sa vie, de son enfance à la reconnaissance publique, et souvent posthume, de ses publications. Patrice Bret a également établi un corpus très précis des œuvres (traductions, ouvrages et rééditions) de Mme d'Arconville. Les mentions « attribution

très improbable », « variable », « à réfuter », « incertaine », « à rejeter » révèlent l'étendue des incertitudes et des travaux à mener pour établir sa bibliographie complète. S'y ajoute un index thématique des *Pensées, réflexions et anecdotes* composé par Émilie Joly, proposant différentes entrées, dont celle des sciences.

- 2 S'il est un reproche à faire à cette édition, il repose sur ses très nombreuses redondances. Il n'est pas rare, en effet, que des éléments biographiques, mais surtout des citations ou des analyses passent d'une plume à l'autre sans qu'un dialogue s'instaure, nuisant ainsi à la fluidité comme à la cohérence de l'ouvrage. Toutefois, les problématiques développées sont riches et souvent mises en perspective avec le destin d'autres femmes de science du siècle des Lumières.
- 3 Une des originalités de Mme d'Arconville consiste dans son apprentissage autodidacte et tardif. Mère de trois fils à 20 ans, elle est passionnée de théâtre et d'opéra, et tient salon, puis elle s'oriente vers une vie plus austère, comblée par l'étude. Certains ont vu dans la petite vérole qui l'enlaidit la cause de son recentrement, d'autres y voient une maturité nouvelle suscitée par la proximité du trépas. Or, Nina Rattner Gelbart fait remarquer que le foisonnement intellectuel, le chevauchement et la diversité de ses centres d'intérêt font plutôt pencher pour une immersion progressive dans le monde de l'érudition. Elle entreprend donc de se former, de rattraper le temps perdu et les ravages d'une éducation négligée. Quelle est alors la réaction de son entourage ? Cette question reste en suspens même si N. R. Gelbart s'interroge sur le rôle de son époux. Tandis que leur mésentente semble manifeste – en témoignent ses écrits glaçants sur le mariage –, il ne paraît pas l'avoir empêchée de mener à bien ses travaux.
- 4 L'ouvrage interroge aussi les motivations de Mme d'Arconville. Élisabeth Bardez suggère qu'elle aurait trouvé dans les sciences « matière à résonance avec sa personnalité » (p. 52) marquée par l'humilité, la rigueur, la précision et la pédagogie. Plus convaincante serait son inscription dans le mouvement des Lumières – en dépit de son aversion pour la philosophie de son temps – caractérisé par le désir de servir l'humanité en soulageant ses maux et en contribuant à l'amélioration des connaissances. Ainsi son *Essai sur la putréfaction* (1766) révèle-t-il deux ambitions : éviter que les blessures et infections ne dégénèrent en gangrène et proposer une théorie de la transformation de la matière.
- 5 En définitive, les contributrices insistent sur l'anonymat et la traduction qui posent la question du statut d'auteure et de savante de Mme d'Arconville. Que se cache-t-il derrière l'anonymat de ses œuvres ? Peut-être son humilité, indispensable à une femme de science ou de lettres frayant dans un monde d'hommes. Son choix suscite des interprétations différentes : aux dires de la plupart des contributrices, et notamment de B. Van Tiggelen, elle cherche avant tout à parer les critiques sur les femmes savantes de son siècle afin de poursuivre librement ses recherches, car ce ne sont ni des ouvrages de vulgarisation, ni des livres destinés aux femmes qu'elle compose ou traduit, mais bien des travaux spécialisés. N. R. Gelbart avance, en revanche, qu'elle est contrainte par son époux, désireux de préserver sa respectabilité. Toutefois, la position de Mme d'Arconville est ambiguë, car elle laisse des indices permettant son identification : elle demeure attentive à sa postérité en listant ses œuvres dans l'« Histoire de ma littérature ». Finalement, l'anonymat lui permet de se ménager une place dans le cercle fermé des hommes de science, en ne prétendant ni aux honneurs, ni au prestige. Ceci l'autorise à adopter la posture d'auteure autonome (dans le cas de l'*Essai sur la putréfaction* par exemple) et à critiquer les théories ou expérimentations de

ses pairs (dans le cas des traductions), en somme, à intégrer la République des Lettres, comme le souligne B. Van Tiggelen. Plus que ses consœurs chimistes Claudine Poulet ou Marie-Paule Lavoisier, elle parvient à produire une œuvre personnelle, ne restant pas dans l'ombre d'un amant ou d'un époux.

- 6 Les enjeux de la traduction au XVIII^e siècle ressortent clairement dans les différentes contributions consacrées à cette facette de l'œuvre de Mme d'Arconville. La fidélité au texte original et, partant, les modifications, ajouts et corrections qui y sont portés constituent des angles privilégiés parce qu'ils posent une question primordiale : ses traductions l'érigent-elles en femme de science ? À propos du *Traité d'Ostéologie*, traduction de *The anatomy of humane bones* d'Alexander Monroe publiée sous le nom du chirurgien Jean-Joseph Sue, Margaret Carlyle estime que le respect de l'original forme son « éthique scientifique » (p. 85), alors que Brigitte Van Tiggelen insiste sur son « infidélité » face au texte et à son objectif (p. 98). N. R. Gelbart souligne pour sa part que Mme d'Arconville en a fait une œuvre monumentale régie par un souci esthétique évident, malmenant parfois son abord pratique et son ambition affichée : répandre l'œuvre de Monroe. Elle est effectivement formée de deux volumes peu maniables (grand *in folio*) et très onéreux par la quantité, la taille et la qualité des illustrations ajoutées. Ces partis-pris, couplés aux commentaires de J.-J. Sue, font de cette traduction une autre œuvre. De même, en composant un « Discours préliminaire » à la traduction des *Chemical lectures* de Peter Shaw, Mme d'Arconville retrace l'histoire de la chimie pour la démarquer de l'alchimie, rappelant le primat du raisonnement, de l'expérimentation et de l'observation. Selon Margaret Carlyle, la traductrice se mue alors en femme de science à part entière. B. Van Tiggelen estime qu'elle se sert des traductions pour acquérir de l'autorité dans sa discipline, avant de se lancer dans des productions autonomes.
- 7 Finalement, l'ouvrage retrace la cohérence de l'œuvre de cette femme en dépit des multiples disciplines abordées. Nicole Pellegrin plaide ainsi pour une forte continuité entre son goût pour les expériences scientifiques, ses ambitions morales et son écriture de l'histoire – ouvrages sur le cardinal d'Ossat (1771), Marie de Médicis (1774) et François II (1783). Elle est guidée par une méthodologie novatrice inspirée de sa rigueur scientifique, fondée sur un souci critique, une réflexion sur ses sources et une attention portée au détail et à la contextualisation. Au titre des permanences, on pourrait ajouter un regard dépréciatif porté sur les femmes, à maintes reprises évoqué par les contributrices, mais finalement peu questionné. N. R. Gelbart insiste sur sa dénonciation de la futilité féminine, tout comme Annie Cointre et Isabelle Havelange qui relèvent une généralisation et un durcissement de la critique d'Halifax dans sa traduction de *Advice to a Daughter* (1756). Serait-ce un moyen de se démarquer et de gagner ainsi en légitimité en montrant sa différence et sa valeur ?
- 8 D'autres points restent dans l'ombre et invitent à poursuivre dans les pas des contributrices. La place du réseau de sociabilité dans l'accomplissement de cette femme de science et de lettres mériterait d'être posée, car on décèle l'importance des liens amicaux dans la formation de ses connaissances. En outre, on aimerait voir Mme d'Arconville à l'œuvre dans son laboratoire, à Paris ou à Crosnes, en pleine expérimentation sur la putréfaction, n'hésitant pas à braver la « sensibilité » sensorielle de son sexe en s'entourant de matières nauséabondes. On prendrait alors mieux la mesure de son audace, l'exposant aux critiques subies par les femmes anatomistes que l'on n'ose concevoir maniant corps morts et chairs putrides.

AUTEURS

NAHEMA HANAFI

FRAMESPA

Université de Toulouse-II le Mirail